Quelqes vers

Autor(en): **Hilberer, Jules-Emile / Davarend, O. / Rossel, Virgile**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **18 (1912)**

PDF erstellt am: **16.04.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-557309

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

QUELQUES VERS

Toilette

Femme, divine sœur des grandes Immortelles,
Fraîche comme une fleur en l'azur des matins,
Sur ton duvet soyeux et tes fines dentelles,
O, laisse ruisseler tes cheveux florentins.

Regarde, l'heure encore invite à la paresse.
A peine le soleil jette ses rais tremblants ;
Ce désordre vaut bien la merveilleuse tresse
Que tu pares de tes bijoux étincelants.

Oui, laisse-les tomber sur tes épaules nues,
Caresser le velours de ton corps adoré,
Et que leurs derniers flots aux beautés ingénues
Couronnent tes pieds blancs de leur éclat moiré.

Surtout, ô mon amour, n'y mets pas de cautèles,
Ne les tourmente pas de peignes insolents ;
Mais de tes mains dont sont jaloux les Praxitèles
N'y mêle que la rose ou les pampres sanglants.

Amoureuse des vagues

Vous adorez la mer et ses contours d'opales
Dont les plus purs reflets se mirent dans vos yeux;
Rêveuse, au bord des flots calmes, mystérieux,
Vous semblez une sœur des antiques vestales.

Autrefois comme vous, j'allais souvent m'asseoir
Pendant les soirs d'été sur l'or fauve des grèves;
Et les vagues berçaient la chanson de mes rêves
Qui montait de mon cœur comme d'un encensoir.

Et j'entendais leur voix ou très proche ou lointaine
Le rire des tritons, éclatant dans la nuit,
Les nymphes s'ébattant furtives et sans bruit
Sur l'onde qui dormait limpide et souveraine.

Désormais sous l'éclat du soir silencieux,
Mon aveu reviendra sur mes lèvres grisées ;
Et vous m'écouterez les paupières baissées :
Car vous aimez la mer et moi, j'aime vos yeux.

Tombe fleurie

Lorsqu'elle mourut un matin,
Superbe en ses pâleurs de neige,
Sur son lit d'or et de satin,
Pareille aux vierges du Corrège

La princesse dit à ses sœurs :
« Je veux qu'en mes jardins féeriques
Vous me couchiez parmi les fleurs
De mes grands rosiers symboliques.

Et pour que j'y repose en paix
Sous leurs grands pétales de moire,
Nul ne franchira désormais
La porte aux clairs contours d'ivoire. »

Elle dit et joignant les mains,
En un suprême et long sourire,
Son âme suivit les chemins
Du ciel sur l'aile de Zéphire.

Puis, au jardin, riant séjour,
Belle en ses blanches draperies,
Les sœurs la couchèrent un jour
A l'ombre des branches fleuries.

Et pour que nul parmi les fleurs
N'aille troubler la bien-aimée,
Elles s'en allèrent en pleurs
Et la grille fut refermée.

Dès lors sur les parterres gris,
Le long du vieux mur solitaire,
Ainsi que de riches rubis
Sortant des mains d'un lapidaire,

Partout des roses ont monté :
Roses rouges et roses blanches,
Roses trémières, roses thé
Se balancent au bout des branches.

Et leurs rameaux, gardiens discrets
De tant d'espérances flétries,
Partout mettant les purs reflets
De leurs brillantes pierreries.

Ils grimpent, pendent follement
Rampent doux comme une chimère
Puis, sous l'éclat du firmament
Se pâment en leur charme austère.

Et parmi les splendeurs des soirs,
Quand l'âme se recueille et prie,
Des parfums vagues d'encensoirs
Caressent la tombe fleurie.

J.-E. Hilberer.

Au bord de la mer

IMPRESSIONS

Le flot d'azur et le flot noir
Dans une blanche écume meurent,
Et leurs dernières gouttes pleurent
De ne jamais plus se revoir.

Elles vont dans le sable d'or
Briller ainsi qu'une topaze,
Mais un souffle, un rien les écrase...
Et pourtant le flot chante encor ?

C'est que les eaux des océans
Ne peuvent arrêter leur course :
L'Infini sait garder leur source
Et la mettre à l'abri des temps.

Voilà pourquoi toujours les flots
Longuement caressent la grève
Et quand leur long sanglot s'achève
Il appelle d'autres sanglots...

Abbé O. Davarend
Professeur à l'Ecole cantonale, Porrentruy

Espérer

Semailles du présent, moissons de l'avenir,
La vie a tout promis, va-t-elle tout tenir ?

Espérons ! Car l'espoir au fond de nos cœurs chante,
Et, malgré la nature impassible ou méchante,
Malgré les cieux muets que l'homme implore en vain,
Nous écoutons en nous monter son chant divin.

N'est-ce pas lui qui rend nos souffrances plus brèves,
Qui prête à nos desseins les ailes de ses rêves
Et qui, d'un geste fier, ô mort ! sut te jeter
Le superbe défi de l'immortalité ?

N'est-ce pas lui l'ami souriant et fidèle,
Que ton angoisse attend, que ta douleur appelle,
Et qui jonche, au départ, ton seuil ou ton chemin,
Des rameaux et des fleurs qui tombent de sa main ?

Frères, n'est-ce pas lui le doux et pur génie
Qui, nous trouvant ployés sous la tâche infinie,
Pauvres marcheurs perclus amoureux des sommets,
Nous a crié : Toujours ! quand nous disions : Jamais !...

Ah ! n'est-ce pas aussi le perfide mirage,
Qui montre au voyageur un illusoire ombrage
D'oasis verdoyante et de palmiers, là-bas,
Et l'enfonce aux déserts d'où l'on ne revient pas ?

N'est-ce point la charmante et cruelle chimère,
Qui nous met sur le front son baiser éphémère
Et qui s'éloigne avec un sourire moqueur,
En laissant plus de vide et de nuit dans le cœur ?

Nature, n'est-ce pas l'aumône que tu jettes
A la misère humaine, et n'est-ce pas des miettes
De l'espoir qu'il t'a plu de toujours la nourrir, —
Trop peu pour vivre, mais encor trop pour mourir ?...

Esprits que l'air glacé du mystère environne,
Ames que l'âpre vent du doute découronne,
Corps tristement courbés sous le poids du destin,
J'entends vibrer là-haut les cloches du matin.

Elles me disent : — « Vois, au long des jours moroses,
« L'hiver même tisser le fil clair des mois roses,
« Et, soumis humblement à l'éternelle loi,
« Murmurer au printemps : — Je m'en vais, lève-toi !

« Songe à l'été ! Le ciel, par les heures brûlantes
« Dont l'haleine tarit la sève au cœur des plantes,
« Apaise le soleil et fait passer devant
« La fraîcheur du nuage ou la fraîcheur du vent. »

Elles me disent : « Vois le souffle délétère
« Du mal empoisonner les choses de la terre ;
« Mais tu reconnaîtras, en ouvrant tes deux yeux,
« La lente ascension de l'homme vers le mieux... »

Ainsi que sur sa fleur l'abeille inassouvie,
Espoir aux ailes d'or, pose-toi sur la vie !

Virgile Rossel.

Idéal

Je te chéris, ô cime altière,
Dessinant dans l'azur tes créneaux argentés...
Beau rêve de ma vie entière,
Seuls, mes regards émus jusqu'à toi sont montés !

Sommets que je voudrais atteindre,
Idéal saint et grand, que je poursuis toujours,
Vers toi je m'élance sans craindre,
Mais je reviens meurtri de ces nobles amours !

Ah ! Faut-il donc que je renonce
Au combat glorieux, à l'héroïque effort ?...
Croirai-je en Dieu quand Il annonce
La victoire au lutteur debout jusqu'à la mort ?...

Allons, mon cœur, reprends courage !
Monte, monte toujours vers l'infini d'azur !...
Pour accomplir un saint ouvrage,
Va respirer la-haut l'air du ciel, vif et pur !

6 mai 1906. Ph. Quinche.

Bonne nuit

(d'après le poète anglais F. Hemans.)

Le jour n'est plus. Les fidèles étoiles
Montent la garde au seuil du paradis,
Et leur éclat, qui luit au ciel sans voiles,
Me fait rêver de perles et de lys.
Aux profondeurs du grand bois solitaire,
Je perçois mieux la source qui bruit,
C'est, dans le soir, un calme de mystère,
La bonne nuit.

Toutes les fleurs au jardin sont fermées,
Vois ! leur corolle à présent va dormir
Et l'on dirait que, de jour affamées,
Dans leur sommeil on les entend gémir.
L'ombre du soir enveloppe la terre
Et la gaieté partout s'évanouit.
Rentre chez toi dans ta cellule austère,
Et... bonne nuit !

Rentre chez toi. Puisse sur ta poitrine,
Comme un ami, reposer le sommeil !
Oh ! puisse-t-il chassant l'humeur chagrine
Te transporter aux pays du soleil !
Et si, furtif, dans ta chambre secrète,
Un souvenir morose s'introduit
Que loin du seuil un ange le rejette !
Oui... bonne nuit !

Céleste paix, viens sourire à la terre,
Viens dans la nuit, viens descendre sur nous.
Que la douleur devienne moins amère
A l'affligé que berce un rêve doux !

Que l'exilé rêvant de sa patrie
Sache oublier les longueurs de l'ennui !
Console-nous, ombre triste et chérie
O bonne nuit !

Abbé O. DAVAREND,
Professeur à l'Ecole cantonale, Porrentruy.

Pour la fête de J. J. Rousseau

Sur l'île de St-Pierre, le 26 juin 1904.

A M. le Dr Gross, Neuveville.

Je m'associe à votre fête,
J'admire aussi le grand Rousseau.
Ne cachons pas (ce serait bête !)
Sa lumière sous le boisseau !

Profitons du riche bagage
Qu'il laissa le long du sentier :
Son pur et merveilleux langage
Emeut encor le monde entier !

Apôtre de la tolérance
Et semeur de l'égalité,
De Genève il fit luire en France
Le flambeau de la liberté !

Quand son étoile vagabonde
Dut fuir loin de Môtiers-Travers,
Il vint rêver, lassé du monde,
Sur l'île aux bois touffus et verts.

Vos discours et votre harmonie
Sur cette île, son cher séjour,
Rendent hommage à son génie
Qui plane sur vous dans ce jour !

Mais... s'il nous rendit des services,
N'en faisons pas un demi-dieu :
Il eut ses défauts et ses vices !...
Comme modèle, on trouve mieux !

Il fut victime de l'envie,
Mais aussi de sa vanité.
L'auteur des fautes de sa vie
N'est pourtant pas l'humanité !

Envers notre progéniture
N'imitons pas le grand Rousseau :
Nos fils manqueraient de pâture,
Nos filles d'un petit trousseau !

Hélas ! Citoyen de Genève
Il fut comme chacun de nous
Un héritier d'Adam et d'Eve...
Ne l'adorons pas à genoux !

Courtelary, 25 juin 1904.

Ph. QUINCHE, pasteur.

La violette

A Mademoiselle Hedwige Bauer.

SONNET.

Pourquoi j'aime la violette ?
Pour son parfum, pour sa couleur,
Pour sa fraîche et simple toilette ;
Sa modestie est sa valeur !

En bouquet ou toute seulette,
Dans la joie ou dans la douleur,
Sous les bois ou sur la palette,
Partout quelle charmante fleur !

Hedwige, elle est ta douce image.
Accepte de moi cet hommage,
Puisque tu nous quittes ces jours...

Nous n'aurons plus, oh ! quel dommage !
Tes traits chéris et ton ramage...
Dans nos cœurs tu vivras toujours !

Courtelary, 31 août 1904.

Ph. Quinche.

Mon vieux piano

Il est parti ce serviteur modèle,
Toujours présent au poste du devoir !...
On l'a vendu ! — Mon compagnon fidèle,
Je ne pourrai plus jamais te revoir !
Plus de trente ans tu fus à mon service
Dans les heureux et dans les mauvais jours ;
Te dire adieu, c'est un dur sacrifice !...
Mon vieux piano, je t'aimerai toujours !

Tu nous charmais aux grands jours d'allégresse,
Quand nous fêtions Noël et Nouvel-An,
Et quand sonnait l'heure de la détresse
Tu nous chantais un air triste et dolent.
Nous réclamions en toute circonstance
De tes accords l'harmonieux concours.
Quand nous faisions appel à ta constance,
Mon vieux piano, tu répondais toujours !

On abusait souvent de ton courage
En t'imposant des labeurs ennuyeux ;
Avec orgueil, même dans ton vieil âge,
Tu figuras dans nos concerts joyeux.

Longtemps encor ta voix fut forte et pleine ;
Mais tout se perd, car le temps suit son cours...
Et tu restais au combat, à la peine ;
Mon vieux piano, tu travaillais toujours !

J'étais ému quand ta voix chevrotante,
Comme un aïeul qui chante le passé,
Croyait hélas ! être encore éclatante !...
C'était en vain, ton timbre était cassé.
Ta pauvre voix n'était plus très habile,
Mais tu chantais de lointaines amours
Et je l'aimais ta voix frêle et débile...
Mon vieux piano, tu résonnais toujours !

Ils sont venus quatre ou cinq gars solides
Pour t'emporter comme on lève un cercueil ;
Ils ont souri quand mes regards humides
Te contemplaient franchissant notre seuil...
Il m'a semblé que tu vibrais encore,
Que tu rendais des sons plaintifs et sourds,
Derniers échos de ton passé sonore !...
Mon vieux piano, je t'entendrai toujours !

Courtelary, 31 décembre 1903.

Ph. Quinche.